

LA LÉGENDE DE SAINT GILLES

extrait de "SAINT-GILLES"

de Jules Charles-Roux, 1911, pages 9 à 32.

Aujourd'hui, c'est vers le temple de Nîmes ou les Arènes d'Arles que viennent les foules nombreuses des pèlerins de la Beauté ; mais cette terre connut au Moyen Age les pèlerinages fervents d'autres multitudes. Elles accouraient des plus lointains pays de la chrétienté, de la Flandre opulente, du Danemark (1) et de la brumeuse Norvège, vers le petit coin de terre ensoleillée où un saint avait vécu une vie d'austérité et de prières. Dans leurs longues journées de fatigue, ces pèlerins étaient soutenus par des légendes représentant à leur imagination la vie du pieux ermite. Cette légende se forme lentement au IXe siècle et peu à peu se précise ; c'est elle qui valut à la ville de Saint-Gilles sa célébrité.

(1) Résumé d'un article de M. Obrick dans la *Dansk Historisk Tidsskrift* (Revue historique danoise), année 1891, t. III de la 6e série, p. 232 :

« PÈLERINS DANOIS A SAINT-GILLES. - à partir du XIIe siècle, ce sanctuaire paraît avoir souvent attiré les hommes du Nord. On lit dans le recueil islandais *Biskupa Sogur* (Légendes d'Evêques), 1642, que l'évêque *Hrafn Sveinbjornsson* alla visiter S. Egidius à Hansborg, et qu'il y apprit ce qu'on raconte de tous côtés, à savoir que Dieu, pour les mérites d'Egidius, accorde à chaque pèlerin d'exaucer une prière, au choix du pèlerin. Ce nom d'Hansborg désigne dans les textes scandinaves le monastère de Saint-Gilles.

« Vers le milieu du XIIe siècle, un certain abbé Nicolas prit le chemin d'Illian, celui qui mène à Rome les pèlerins du Nord, et il dit que le voyage, par les Alpes, jusqu'à Hedeby (en Danemark) dure neuf semaines (*Werlduff, Symbolœ ad geographiam medii œvi*, programme de l'Université de Copenhague, 1821, P. 19, 31, 53).

« Le rabbin Benjamin de Tudèle écrivit, quelques années après, que Saint-Gilles reçoit des visiteurs accourus des extrémités de la terre (*Itinéraire*, édition Asher, Londres et Berlin, 1840-41, t. 1, p. 6 du texte hébreu, p. 35 de la traduction anglaise ; cf, note 11, 13). Aussi lui dédie-t-on un autel dans la crypte de la cathédrale de Lund, sans doute à l'époque même de la consécration (11 janvier 1131), et les églises de Lund, de Roskilde et de Copenhague montrent de ses reliques. - Sa fête est solennisée dans tout le Nord ; en Islande, on l'appelle *Ilians Messa* (Messe d'Illian).

« Cette haute réputation de saint Gilles auprès des Scandinaves se rattache sans doute à leur participation aux Croisades ; on sait que saint Gilles était regardé comme l'un des patrons de ces pieuses campagnes et que Jérusalem et Acre élevèrent des églises en son honneur (cf. *Michelant et G. Reynaud, Itinéraires à Jérusalem*, Genève, 1882, p. 38, 150, 235. - *Tobler, Topographie von Jerusalem*, 1425. *Archives de l'Orient latin*, 11, 2, p. 470. - *Prutz, Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, Berlin, 1883, p. 382).

« Albert, d'Aix-la-Chapelle, rapporte qu'une flotte flamande, où figuraient des vaisseaux de Tyla (Thulé?) se réunit à Saint-Gilles, dans le pays du comte Raymond,

à l'escadre des croisés provençaux (*Bongars, Gesta Dei per Francos, p. 290; Riant, les Scandinaves aux Croisades, p. 184*).

« Enfin, dans un recueil de *Miracula Sancti Egidii* (*Pertz, Monumenta Germanice historica, t. XII*), composé entre 1121 et 1124, par le bibliothécaire du couvent, Pierre Guillaume, et dédié à l'abbé Hugo (mort en 1124), l'auteur parle (p. 220) de deux Danois : le premier, *Alloicus*, était un noble seigneur d'*Ebedi* (*Hedeby*) ou *Seleszsvich* (*Ilesvig*) en Danemark, qui avait reçu et logé pour l'amour de Dieu, un pauvre homme appelé *Asgot* (*Ascotus*), lequel avait les jambes paralysées. - *Alloicus*, revenant de Saint-Gilles, raconta qu'il avait vu beaucoup de béquilles et autres ex-voto déposés sur la châsse du saint, et que plusieurs provenaient de paralytiques guéris ; il engagea donc son hôte à faire le voyage, en paya les frais et le chargea de saluer l'abbé et les moines, qu'il invitait à prier avec le malade pour sa guérison.

« *Asgot*, arrivé à Saint-Gilles, passa le premier jour en longues prières ; le lendemain, comme il pria de nouveau, ses jambes s'agitèrent d'elles même, et il déposa ses béquilles sur la tombe du saint.

« On suppose que ce nom d'*Alloicus* a été mal lu, pour *Allovis*, que l'on croit identifier avec un certain *Eldvns*, le comte *Elir*, seigneur de Jutland méridional, qui a joué un rôle dans l'histoire de son pays au commencement du xue siècle. - Peut-être aurait-il accompagné le roi *Eric Ejegod* et la reine *Bodil* dans leur pèlerinage, ou bien serait-il un des croisés danois qui accompagnèrent en Palestine un groupe anglo-flamand, vers 1106, d'après le chroniqueur *Albert, d'Aix-la-Chapelle* (*Bongars, p. 346; Riant, p. 226*). »

Pour copie conforme : C. NICOLAS.

Originaire de Grèce, Gilles n'était pas fils de vilains ; son père, Théodorus, et sa mère, Pelagia, descendaient de royaux lignages. On n'eût pas trouvé dans tout le pays d'homme plus riche, de femme plus chaste et plus « aumônière ». Il fut baptisé avec grande joie et, de bonne heure, ses parents s'appliquèrent à l'élever dans leur foi. À sept ans, on lui apprit les lettres, et aussitôt il se consacra à l'étude et au service de Dieu. Devenu bientôt riche d'honnêteté et de bonnes mœurs, la fleur des damoiseaux de son pays, il avait la tête blonde et bouclée, le teint blanc comme le lait, le nez et les oreilles bien faits, claires les dents, la bouche belle. Sans barbe sur les joues, ses doigts étaient blancs, ses côtés longs et ses flancs grêles. Richement vêtu, possédant force chevaux et palefreniers, il se rendait à l'école sans se mêler aux jeux des jouvenceaux.

Un jour vint où. Dieu allait montrer ses desseins sur lui. Gilles gagnait l'école, lorsqu'il vit « sur un fumier, devant une porte, un pauvre hère, pâle, décoloré, laid et horrible ». L'enfant lui demande pourquoi il se plaint. « Sire, répond le malade, la faim me tue, le froid m'accable, la mort serait mon désir. » Les yeux de Gilles se remplissent de larmes ; comme il n'avait sur lui ni argent ni or, il donna au pauvre son vêtement. Aussitôt celui-ci se releva guéri et remercia Dieu avec tant de ferveur que, peu après,

plus de cent personnes, hommes et femmes, furent assemblées sur la place. Mais le père de Gilles voyant son fils assis à l'écart, dans la maison, pensif et pâle, lui demanda : « Beau fils, pourquoi avez-vous changé de couleur, par qui avez-vous été attristé ou querellé, qu'est devenu votre vêtement ? » Gilles lui répondit en évoquant le jour du dernier jugement et la récompense que Dieu pourrait accorder aux siens. Le père, écoutant parler son fils, s'émerveillait de ses paroles... Il lui acheta une meilleure cotte, de meilleur drap et mieux taillée ; Gilles l'eût volontiers donnée aux pauvres, s'il eût osé.

Bientôt il perdit son père et sa mère : à lui revenait tout l'héritage, les châteaux et les chevaliers, les prés les vignes et les bourgs ; il n'offrit rien aux parasites, aux jongleurs et aux courtisanes, mais aux pauvres abbayes, aux lépreux et aux hôpitaux, il donnait, donnait sans cesse, au point d'inquiéter ses vassaux. Ceux-ci lui dirent : « Tu n'as pas souci de l'avenir, n'oublie pas tes preux ancêtres et le devoir qu'ils t'ont transmis de continuer leur race, choisis une fille de roi ou de comte qui te donnera des enfants, auxquels nous pourrions rester fidèles. » Gilles, après être demeuré longtemps pensif, leur demanda un répit jusqu'à la Saint-Martin prochaine ; il aimait, leur dit-il, une damoiselle, mais il ne pouvait encore leur dire son nom.

A quelque temps de là, Gilles, après avoir dévotement entendu la messe, sortait de l'église, quand il vit un pauvre malade envenimé par un serpent « Ayez, Sire, pitié de moi, lui dit-il, rendez-moi la santé, vous en avez le pouvoir. » La prière de Gilles fut simple et fervente : « Montrez, Seigneur, que vous tenez en vos mains tous les êtres et pouvez, quand il vous plaît, leur donner ou leur retirer la santé. » Aussitôt l'homme, guéri de son mal, ne sentit plus sa blessure. Gilles revint à son palais, heureux de la protection de Dieu, mais en même temps irrité des acclamations du peuple. Bientôt s'assemblèrent devant sa porte, en grande presse, tous les malades de la cité : les boiteux, les muets, les fiévreux, les aveugles. En entendant leurs cris, Gilles s'attriste, il prie Dieu en pleurant : « Mon bon roi, lui dit-il, que ferai-je ? Voici que l'on vient de lointaine terre me prier et me requérir. Or, je ne veux pas la gloire de ce siècle, elle perd trop de gens et elle est trop éphémère ; je ne puis plus rester ici, mais je veux chercher un chemin qui me conduise à vous, et, suivant le conseil de l'Apôtre, j'irai à Rome, où je serai plus près de vous. »

Dès lors, son dessein est définitivement formé : il commande à ses serviteurs de préparer un grand festin, il simule une humeur joyeuse les viandes s'amoncellent dans les cuisines bruyantes et, dans la grande salle fleurie, le vin coule à flots ; puis, quand vient l'heure du coucher, ses écuyers le conduisent à sa chambre pour le servir et le dévêtir. Mais le vin qu'ils avaient bu étant aromatisé avec ces plantes qui donnent un sommeil aussi profond que la mort, ils firent, ce soir-là, mauvaise garde. Dès qu'ils furent endormis, Gilles, après avoir longtemps prié, sortit doucement de la chambre, à l'insu des chambellans. Sans grande charge, pour pouvoir aller à pied, avec de simples vêtements de petit-gris et laissant ses riches fourrures, il gagna le mur de l'enceinte, près de la tour, où le guetteur joue de la flûte ; dans la nuit, à la faveur de la brume, il s'échappa, comme un voleur, de son château. Le voici libre,

enfin, de la vie du monde, seul dans l'ombre, avec ses pensées de foi. Sans songer aux beaux destriers qu'il abandonnait, il marcha toute la nuit, mais sans fatigue ; nul ne le vit sauf son Seigneur.

Le lendemain, lorsque le jour paraît, le chambellan veut vêtir son maître, comme de coutume, pour aller à l'église dans le froid matin. Ne le retrouvant plus, il tombe à la renverse, évanoui, et ne sort de sa pâmoison que pour se lamenter, se tordre les mains et s'arracher les cheveux : « Ah ! Gilles, mon bon seigneur, que vais-je dire à vos amis lorsqu'ils me demanderont comment je vous ai gardé ? Que vont-ils devenir maintenant, eux qui attendent tant de vous ? Que vais je devenir moi-même ? » À ces cris, le palais s'éveille, tous arrivent en hâte dans la chambre seigneuriale. Aux questions et aux reproches, le chambellan ne peut que répondre « Il s'en est allé, mais je ne sais quand. » Toute la journée on le cherche dans la cité et on le pleure dans le château : « Gentilhomme noble et vaillant, à quoi vous ont servi votre grande bonté, votre sens et votre beauté ? Comme le soleil et le froid vont brûler votre face blanche ! Comment pourrez-vous aller à pied, et qui vous donnera une aumône pour votre route et un gîte pour votre nuit ? Ah ! mettons nos vêtements de deuil : nous avons perdu notre seigneur, que nous est désormais la vie ! »

Cependant, Gilles ne cessait de marcher par monts et par vaux, souffrant de la faim et de la soif, vers la grande mer. Il arriva bien las sur le rivage et pria Dieu de faire venir vers lui quelque nef qui pût le prendre. Alors, il vit sur la mer, où les hautes vagues se poursuivaient en hurlant, un vaisseau fuyant devant la tourmente, au milieu du fracas de la foudre et des vents. Va-t-il être brisé contre le mont ou englouti dans l'abîme ? Gilles voit le péril de la nef, il prie Notre-Seigneur de la conduire à un port de salut : aussitôt les vents s'apaisent et la mer s'aplanit. Les matelots joyeux se remettent à la manœuvre, et, docilement, sans se blesser aux écueils, le bateau aborde au rivage. Les premiers débarqués, apercevant Gilles en prières et comprenant le miracle qui les a sauvés ; l'abordent avec respect et lui demandent son pays. « Je suis, leur dit-il, né en Grèce et chrétien ; je voudrais aller à Rome, mais me voici tout égaré ; pour payer mon passage, je n'ai ni denier ni maille ; si vous m'emportiez vers votre terre, vous feriez grande charité. » - « Beau sire, disent les matelots, si vous nous offriez mille marcs d'argent, nous ne voudrions vous prendre avec nous, mais nous sommes prêts à vous servir. » La plupart sont nés en Provence, ils apportent des blés de Russie, des soieries, de précieuses étoffes, de riches draps alexandrins, couleur d'azur et de sinople ; ils ont enfin toutes les épices que peut fournir la terre des païens. - Le jour est beau, le soleil clair, la mer paisible, le vent propice. - La nef glisse sur les flots ; Gilles, très las, s'endort près du pilote. Ils voguèrent toute la nuit à la clarté lunaire, et les jours suivants ils n'eurent pas à déplacer un cordage, car Dieu les conduisait.

Pendant quatre jours ils ne virent que le ciel et la mer, mais le cinquième ils abordèrent à une île peu accidentée. Gilles et le maître d'équipage descendent sur le sable, voient une source d'eau claire, où se forme un ruisseau. Ils remarquent autour d'elle des traces de pas et, en les suivant, ils arrivent près d'un ermite en prières.

Petit, maigre et hâlé, la barbe longue et grise, celui-ci, à la vue des deux hommes, songe tout d'abord fuir, mais ensuite il se signe et leur demande d'où ils viennent. Gilles le prenant à l'écart : « Comment, lui dit-il, pouvez-vous vivre sans pain et dans un lieu aussi abandonné ? » L'ermite lui exprime la joie de se mortifier dans le jeûne et l'abstinence, de lutter contre le démon, d'éviter toute occasion de pécher, de trouver en Dieu seul tout son bonheur. Ils s'embrassent alors en se promettant de ne pas s'oublier dans leurs prières. - Au bout de trois jours, la nef parvient à Marseille, très grande et très belle cité. Voilà Gilles réduit à mendier de porte en porte ; lui qui naguère était si riche, sait bien mal faire ce métier, mais Dieu le conduit chez un bourgeois qui, pendant son séjour, lui donne une bonne hospitalité.

Toutefois, il n'entrait pas dans ses desseins de rester longtemps en cette ville. Ayant entendu parler du pieux évêque Césaire d'Arles, que révéraient tant les Gascons et les Provençaux, par les bois et les plaines, Gilles gagna cette antique cité. Il fut logé chez une veuve nommée Théotrita dont la mère était paralysée depuis douze ans et plus. Gilles ayant prié un moment près du lit de cette femme, celle-ci se leva guérie et joyeuse. Quand on rapporta ce miracle à l'évêque, ce dernier, tout heureux, fit quérir son archidiacre, Aurélicus, et lui demanda d'amener Gilles en sa présence. L'archidiacre ne trouva pas Gilles dans son hôtel, mais tout au fond d'une église et priant. Il le conduisit aussitôt près de Césaire qui lui fit raconter son histoire, l'accueillit avec affection et honneur et le retint auprès de lui plus de douze ans, pendant lesquels Gilles fit bien des miracles.

Toutefois, ce n'était pas encore le genre de vie rêvé par Gilles. Sa renommée, toujours plus grande dans les pays chrétiens, le mêlait trop au monde qu'il avait voulu fuir. Or, près d'Arles, s'étendait une vaste contrée sauvage : c'étaient de grands déserts entrecoupés de bocages et peuplés de multiples bêtes, tigres, tortues et vipères. - Gilles, sans emporter avec lui aucune nourriture, pénétra dans la forêt profonde ; après avoir longtemps marché sans avoir rencontré maison ni figure d'homme, il parvint en un lieu particulièrement désolé, au pied d'un rocher si abrupt qu'on n'avait pu y accrocher aucun sentier, mais seulement y entailler quelques marches. Ayant gravi ces degrés, Gilles salua l'hôte de ces lieux : un ermite du nom de Veredemius. Il était fort aimé dans la contrée, car il guérissait tout malade qui avait la foi. - Gilles vécut avec lui plus de douze années, dans une communauté parfaite de prières et de méditations.

Si lointaine et cachée que fût cette retraite, elle était cependant connue au loin de ceux qu'avaient édifiés la piété de saint Gilles et ses miracles ; un matin, il vit venir quatre hommes, qui en portaient un cinquième, pour le recommander à ses prières. Or, c'était bien lui qu'ils cherchaient et non pas son pieux compagnon; après avoir essayé de les détourner de sa personne, cédant à sa pitié, il pria Dieu de guérir le malade, et, comme il avait beaucoup de pouvoir auprès de Dieu, Dieu le guérit. Mais saint Gilles, voyant son dernier refuge violé, résolut d'en gagner un autre plus impénétrable encore.

Il reprit donc sa route à travers la forêt comme douze ans auparavant lorsqu'il avait quitté Saint Césaire. Il trouva enfin une grotte dont l'entrée était large, mais que les ronces avaient envahie. Gilles s'occupa de la clore avec des branches, des feuilles et des mottes de gazon. Près d'elle coulait un clair ruisseau jaillissant gaîment d'une fontaine voisine. Au milieu de l'onde limpide croissait un beau cresson, nourriture coutumière des ermites, qui ne mangent jamais, chacun le sait, ni pain, ni chair, ni poisson. Après avoir achevé sa maison, comme Gilles priait son Seigneur de lui témoigner sa protection, Dieu fit pour lui un beau miracle. L'ermite vit arriver, à travers les ramilles de la forêt, une biche étrangement belle, comme on n'en aperçut jamais dans la contrée. Elle se coucha aux pieds du saint, lui offrant ses pis gonflés de lait. Et tous les jours, pendant que l'ermite était en prières, elle allait chercher sa pâture dans la forêt et, à heures fixes, revenait vers la grotte, où Gilles avait aménagé pour elle une logette auprès de lui.

En ce temps-là, Flovenz était roi de Gascogne et de Toulousain, de Provence et de Bourgogne ; il n'y avait au-dessus de lui que le roi de France, Charles, auquel il payait tribut. Ce seigneur très courtois, qui avait toute l'éducation française, possédait la passion de la chasse; ses meutes et ses oiseaux étaient innombrables. Pendant l'Avent, vers Noël, tenant sa cour à Montpellier, il conviait à des chasses et des banquets sans fin tous les seigneurs du pays. Un jour, l'un d'eux partit de grand matin, avec des meutes, des veneurs et de nombreux valets ; ils cherchèrent longtemps dans la forêt sans trouver biche digne d'eux, mais enfin ils en virent une ; aussitôt ils découplent les chiens et, sans perdre la trace, se lancent à la poursuite de la bête. Celle-ci parvient à son refuge : saint Gilles, la voyant hors d'haleine et toute en sueur, pleure bien tendrement et prie Dieu qu'il la défende de tout mal, puis il la lave avec de l'eau fraîche, la fait entrer dans sa logette et lui commande de se reposer. Cependant, les chiens s'arrêtent, fouillent tous les buissons, et donnent de la voix pour leurs maîtres. Mais las de cette longue poursuite, la soif et la fatigue les accablant, la nuit pénétrant à travers les bois, les veneurs déçus sonnent du cor, dans les grands arbres, pour rallier leurs bêtes épuisées.

Par le droit chemin, ils reviennent en hâte à Montpellier, où ils trouvent le roi à table, au milieu de ses barons, et entouré de ses valets vêtus, non pas de petit drap anglais, mais de somptueuses fourrures et de précieuses étoffes orientales.

Le roi, apercevant son veneur en tenue de chasse, lui demande : « Pourquoi vous obstinez-vous à vouloir dépeupler ainsi le pays ? »

Qui mange en un an sa semence

Sept ans en fait la pénitence.

Mais l'autre, visant l'amour-propre du roi : « Sire, répondit-il, demain, si vous le voulez, vous pourrez faire l'essai de ces fameux chiens, que vous estimez tant, et vous les verrez peut-être lâcher pied comme ils ont fait aujourd'hui. La biche était une biche merveilleuse, comme jamais je n'en ai vu, depuis le jour où je suis né. Nous savons bien dans quel fourré nous l'avons lissée et, s'il vous plaît, nous pourrions demain essayer à nouveau de la prendre. »

Le lendemain, à l'aube, le guetteur corne sur la tour, mais tous étaient déjà levés et équipés ; lorsque le clair soleil fut haut, ils se trouvèrent à l'endroit quitté la veille. En entendant les cors et les abois, « la biche a estent le col, cline l'oreille », fait trois tours dans la forêt et parvient, avec une merveilleuse rapidité, à se mettre sous la protection de l'ermite. Gilles, heureux de la revoir, la gronde cependant d'être allée si loin de leur demeure. Mais, comme la veille, les chiens s'arrêtent devant la grotte, perdent la trace, et la nuit vient, forçant les veneurs à rentrer, fort dépités, à la cour de Flovenz.

Au récit de leur mésaventure, le roi, soupçonnant quelque surnaturelle puissance, fait mander à l'évêque de Nîmes de se rendre le plus tôt possible à sa cour. L'évêque arrive sur son palefroi, apprend l'insuccès répété des plus fameux veneurs et l'intention du roi de forcer, à tout prix, cette biche le lendemain. Puis Flovenz le prend à l'écart et lui dit : « J'ai souvent entendu conter que vivent aux bois certains hommes religieux. Si Dieu voulait nous en faire connaître un, nous en serions grandement heureux. » L'évêque lui répondit : « Si, vous le permettez, j'irai avec vous jusque-là. » « Au bon matin, quand l'aube naît », le roi Flovenz se lève et fait mander à l'évêque de venir suivre la chasse. « Mais auparavant, je veux entendre la messe. » L'évêque la célèbre dans une chapelle et aussitôt après ils montent en selle et s'en vont vers les bois. On découple la meute superbe de cent quarante chiens, qui se lancent alors sur les pas de la biche. - Le roi éperonne fiévreusement son cheval et suit la biche de si près qu'il ne la perd pas de vue un seul instant. - En entendant le bois retentir et « trembler » des abois des chiens et des cris des veneurs, Gilles inquiet pour sa douce compagne, était sorti de sa cabane et avait pénétré dans la forêt. Caché derrière un arbre, il guette la venue de celle qu'il attendait, et la voit s'engager dans l'étroit passage. Sortant alors de son refuge pour regarder si elle est bien à l'abri, il reçoit, à ce moment, en plein corps, la lance d'une flèche dirigée sur la jeune bête. Sans égard pour sa douleur, ni pour le sang qui jaillit avec abondance de sa plaie, il revient sur ses pas, auprès de la biche.

Cependant, le roi voulant rassembler ses gens, sonnait du cor avec une telle force, qu'on l'entendait à plus de trois lieues à la ronde. Lorsque l'évêque fut près de lui, il lui montra le chemin par où la bête venait de disparaître et où un homme à peine pouvait passer. Tous les deux s'y engagent en défendant d'être suivis. Ils arrivent alors à l'ermitage envahi par les arbrisseaux : on y voit des coings, des pommes, des figues, des pêches, des amandes, des alises et toutes sortes de fruits donnant à l'air leurs senteurs fraîches.

Au milieu de ces arbres, apparaît Gilles, le teint pâle et sans couleur, les vêtements déchirés et tachés de sang. La pauvre biche est à ses pieds. - A cette vue, l'évêque dit : « Sire, voyez ce que je vois ; nous ne devons pas nous étonner si notre meute a failli ces jours derniers, cette biche devait être protégée par Dieu, dont elle sert ici le serviteur. Allons plus avant et saluons-le. » Le roi s'incline au nom de Dieu et demande à Gilles son origine. En entendant le nom de Dieu, celui-ci se met à pleurer et leur dit :

Seigneurs ! Dieu soit avec vous !

S'il vous plaît d'héberger ici

L'hostel est prêt et le manger.

Tous trois sont assis l'un près de l'autre, le roi, l'évêque et l'ermite. Le roi veut déchirer un pan de sa tunique pour bander la plaie de Gilles, mais celui-ci refuse l'offre généreuse. Il leur raconte ses origines, sa vie passée, et le roi à son tour lui dit sa puissance sur la terre et sur la mer, sur les plaines et sur les bois. Flovenz met à sa disposition tout ce qu'il pourra demander, mais c'est en vain. Ils prennent alors congé du saint homme en se mettant à ses genoux et en lui demandant de prier pour eux. Gilles leur fait aussi une prière, c'est de ne révéler son existence à personne et de ne plus chasser désormais dans ce bois, pour ne pas inquiéter sa biche. Le roi le lui promet en riant.

Resté seul, Gilles demande à Dieu, pour le mortifier dans sa chair, de ne pas le guérir de sa blessure, et Dieu ne le guérit jamais.

Le roi, laissant dans la forêt sa suite riche et nombreuse, venait bien souvent s'entretenir avec l'ermite ; toutes les fois, il le pressait d'accepter de somptueux présents. Cédant à ses instances, Gilles lui dit un jour : « Sire, si vous voulez à tout prix me donner une portion de vos terres, de vos trésors, de votre vaisselle d'or et d'argent, prenez cette part et fondez ici une abbaye, mettez-y des moines pour le service de Dieu ; nuit et jour ils prieront pour vous, pour votre peuple et pour votre loi. » Et le roi lui répondit : « Certes, je le ferai si vous m'octroyez une chose ; c'est que vous serez leur abbé. » Gilles lui assura que ses longues années de solitude l'avaient bien mal préparé à administrer une grande communauté ; mais, en pensant que si l'église n'était pas construite, il porterait la faute de ce refus, il accepta la proposition royale. Aussitôt, les ouvriers se mirent à l'œuvre et construisirent deux églises, dont la plus grande, dédiée à saint Pierre, avait des piliers forts et une haute tour. L'abbaye fut comblée de dons par le roi ; elle accumulait les livres, les ornements d'église, les objets de riche orfèvrerie et les meubles de bois sculpté, décorés de fer forgé. Au milieu de toutes ces richesses, Gilles menait la même vie que dans les bois. Son exemple fut d'une grande autorité sur les moines qu'il dirigeait. Tous le respectaient et l'aimaient ; la vie s'écoulait heureuse dans le travail et la prière, sous la protection constante du roi. Celui-ci vint un jour donner à l'abbé une confirmation générale de tous ses privilèges, et lui offrit aussi les terres qui s'étendaient autour de l'abbaye, à cinq lieues à la ronde. Cette chartre solennelle ne fut jamais perdue.

La renommée de saint Gilles, s'étendant hors de la Provence et de la Gascogne, parvint à Rome et jusqu'en douce France au pays du puissant roi Charles. Lorsque celui-ci eut été pleinement informé de la vie du saint, il voulut à tout prix lui confesser ses péchés et obtenir de lui l'absolution. Il lui envoya des messagers sages, habiles et magnifiques. Ceux-ci faisant diligence parvinrent à Montpellier, où ils demandèrent à Flovenz s'il connaissait un saint abbé nommé Gilles. Le roi leur répondit qu'on ne pouvait approcher d'homme plus sûrement aimé de Dieu. Il les hébergea pendant la

nuit et, le lendemain, leur donna un bon guide pour gagner, sans s'égarer, le monastère. A l'abbaye, le moine hôtelier les reçut très courtoisement, leur fit offrir du vin dans sa grande salle et, sur leur désir, alla chercher l'abbé à la chapelle. Saint Gilles fut tout surpris d'apprendre que sa renommée était parvenue au roi de France. Les messagers introduits près de lui s'acquittèrent de leur mission, mais l'abbé ne put leur répondre immédiatement : il voulut, avant de les quitter, consulter ses frères, le lendemain, à l'assemblée générale du Chapitre. Lorsqu'à cette réunion les moines virent la lettre du souverain, beaucoup d'entre eux gardèrent le silence en pleurant. Le prieur, tout en partageant l'émotion générale, fit entendre de sages paroles, disant qu'il fallait toujours aux pauvres moines de puissants protecteurs et qu'il serait bien imprudent de ne pas acquiescer au désir du roi de France. Les frères partagèrent son avis, tout en manifestant leur inquiétude de voir leur abbé si âgé, si affaibli par les jeûnes et tant d'épreuves volontaires, entreprendre un aussi long voyage. Cependant, ils lui donnèrent congé en lui faisant promettre un prompt retour.

Le départ s'effectua sans incident au milieu des messagers royaux, pleins de courtoisie et de respect. En arrivant aux portes d'Orléans, un courrier vint apprendre au roi l'approche du saint personnage.

Aussitôt, sans aucune suite, Charlemagne monte à cheval et galope à la rencontre de l'abbé. A sa vue, il descend de sa monture, baise sept fois le saint, en lui exprimant le regret de ne pas lui avoir épargné les fatigues d'un tel trajet. Lorsqu'ils entrèrent dans la ville, une grande foule de chevaliers, de bourgeois et de vilains s'y pressait. Il en fut de même à l'intérieur du palais, ce dont saint Gilles eut grand'honte. Le roi s'en aperçut sans doute, car il commanda de faire préparer, pour eux seuls, une salle loin de tous. Dès qu'ils furent en tête à tête, Charlemagne demanda à saint Gilles de lui raconter sa vie, et le récit dura jusqu'au crépuscule ; le roi fit alors servir le repas et, après avoir encore longuement causé tous deux, Charlemagne se retira pour laisser reposer son hôte.

Le lendemain, de très bonne heure, il pénétra dans la chambre de l'abbé pour voir comment il reposait : Gilles avait non seulement dédaigné le beau lit, préparé près de la cheminée, mais aussi la couche parfumée de foin coupé, dont le sol était couvert. Ayant rejeté l'herbe mêlée de fleurs, il sommeillait sur la terre battue. Toute la nuit, le chambellan l'avait entendu réciter des oraisons et il ne s'était endormi qu'au matin, à l'heure de prime.

Gilles se leva bientôt et célébra la messe en grande solennité, au milieu d'une énorme réunion de puissants seigneurs. A l'issue de la cérémonie, Charlemagne fit évacuer l'église par un huissier et y resta seul avec l'abbé, pour lui confesser ses fautes. L'empereur était tout en larmes, et le saint homme attendri lui rappela que les Apôtres eux-mêmes avaient péché contre le Seigneur et que le Christ fit grâce à celui qui l'avait renié. Charlemagne lui dit tous ses péchés, sauf un seul cependant qu'il ne put jamais avoir le courage d'avouer (1); saint Gilles l'en supplia durant vingt jours, mais ses exhortations furent vaines.

(1) *V. Act. Sanct., Sept. 1, 299 sqq., et V. de Beauv., Spec. hist., lib. XXXIII, cap. CXL. La légende latine parle, non de Charlemagne, mais d'un roi nommé Carolus, qui est peut-être Charles-Martel. De bonne heure, cependant, la poésie populaire fit de Charlemagne le héros de la légende. On voulut aussi connaître le péché de Charles, et on imagina qu'il avait eu un commerce incestueux avec sa sœur, V. G. Paris, Hist. poét., p. 378, et l'Introduction à la Vie de saint Gilles, publiée par la Société des Anciens Textes français.*

Un dimanche, Gilles s'était rendu à Sainte-Croix : il vit, attaché à un pilier, un malheureux possédé par le démon. Les prières du saint surent chasser l'Ennemi du corps de ce chétif. Aussitôt sonnèrent les cloches dans toute la cité, et le roi vint, au milieu d'une foule immense, assister à la messe qu'allait célébrer l'abbé. Vers le milieu du sacrifice, celui-ci demanda au Seigneur, avec ferveur, de faire confesser au roi la faute qu'il lui coûtait tant d'avouer. Un ange descendit alors vers l'autel et déposa, tout près de l'hostie, une petite lettre que Dieu envoyait à son bon serviteur. Après lui avoir dit combien il avait apprécié ses œuvres et ses mérites, il lui permettait de remettre au roi le fameux péché, dont il était parlé tout au long dans la lettre ; il lui disait aussi qu'il pourrait à l'avenir remettre de même tout péché confessé humblement et secrètement détesté ; il lui annonçait enfin que sa vie d'épreuve serait bientôt terminée et que son règne dans le ciel allait enfin commencer. L'abbé tout joyeux, voulut faire une dernière tentative auprès du roi, mais celui-ci demeura inébranlable. Toutefois, lorsqu'il vit la lettre reçue de Dieu par le saint, il s'inclina profondément, demanda et obtint son pardon.

Saint Gilles considéra dès lors sa mission comme terminée. Malgré l'insistance du roi à le retenir, il prit congé de lui, trois jours après, en refusant les riches présents dont on avait chargé un fort cheval. Le retour fut pénible, sa plaie, jamais refermée, le faisant cruellement souffrir. Arrivé cependant à son monastère - tous les moines, sous la conduite du prieur, étaient venus en procession au-devant de lui - il s'informa de la façon dont ils avaient vécu pendant son absence, et fut heureux d'apprendre qu'aucun n'avait manqué de rien. Il leur dit aussi l'amitié que leur portait le grand roi et l'intention où il était de les venir visiter. Puis, il reprit sa vie coutumière d'oraison et de méditation. Cependant, il savait que bientôt il ne dirigerait plus cette florissante abbaye et souvent il s'inquiétait du sort qu'elle subirait, lorsque lui-même ne serait plus. Le roi Flovenz lui garderait sans doute sa puissante protection, mais Flovenz, lui aussi, pouvait disparaître. Il n'y avait sur la terre qu'une puissance éternelle, l'Église ; c'est pourquoi Gilles songeait à mettre son monastère sous la dépendance immédiate du Saint-Siège. Pour obtenir cette faveur, il fallait aller à Rome ; l'abbé demanda à ses moines de lui permettre ce voyage. Ceux-ci firent droit à sa requête et plusieurs d'entre eux l'accompagnèrent jusqu'en la Ville Eternelle, où le Pape les traita avec honneur et leur accorda le privilège désiré. Il leur donna même deux portes de cyprès, merveilleusement sculptées. On y voyait les douze apôtres, figurés dans l'épaisseur massive, au milieu d'une riche décoration d'or et d'argent. Saint

Gilles ne pouvait songer à les prendre avec lui, mais il les jeta dans le Tibre en commandant à l'eau de les conduire jusqu'au port de Saint-Gilles où elles vinrent, en effet, s'échouer en parfait état. Il rentra au moment où ce miracle se produisit, heureux de ce nouveau témoignage de la faveur divine.

Dès lors, ses heures furent comptées et il vit venir, sans frayeur, le moment que Dieu lui avait fixé pour quitter ce monde.. Au soir de son dernier jour, il appela tous ses frères, leur demanda pardon des offenses qu'il aurait pu commettre envers eux, leur recommanda l'union et la concorde, l'équité aussi dans le choix de son successeur. Il les pria de ne jamais oublier les pauvres, et de bien recevoir toujours les pèlerins, qui viendraient honorer son tombeau. Ceux des moines célébrant à ce moment l'office nocturne purent à peine l'achever, tant ils étaient oppressés par leurs sanglots contenus. Avant l'heure de minuit, ils se réunirent tous auprès du mourant et l'écoutèrent prier Dieu pour la dernière fois, l'entendant rappeler la vie du Sauveur, soit lorsqu'il rencontra Marie-Magdeleine, soit quand il entra à Jérusalem, au milieu du peuple en liesse, qui jetait au-devant de lui des palmes et de verts rameaux, en criant : « Gloire au fils de David ! » Au moment de mourir, il vit la résurrection glorieuse de Notre-Seigneur et pria saint Michel de le conduire à Dieu. Ce furent ses derniers mots ; il bénit ensuite ses frères agenouillés autour de lui, et deux d'entre eux aperçurent alors des anges venant, en chantant, prendre son âme sur ses lèvres, pour l'emporter en Paradis.

Le rayonnement de saint Gilles s'est étendu bien au-delà des limites du Languedoc, puisque quinze communes situées aux quatre points cardinaux de la France, portent son nom. La ville de Dreux possède une « place Saint-Gilles », en souvenir d'une léproserie mise autrefois sous son vocable. Il y a enfin à Moulins un pensionnat appelé Saint-Gilles, installé en 1852, par Mgr de Dreux-Brézé, dans les bâtiments mêmes d'un ancien hôpital Saint-Gilles, fondé en 1499 par Pierre II, duc de Bourbonnais, et son épouse Anne de France. Comment ces princes, au lieu de prendre pour patron un saint local, tel que saint Mayeul, saint Odilon, etc., ont-ils été amenés à donner comme protecteur à cet hôpital l'ermite languedocien ? S'ils choisirent saint Gilles, nous apprend M. l'abbé Pierre Denoix (2), c'est que ce saint, très connu en France, était en grande vénération chez les descendants de Louis IX. « Ce roi avait appris qu'un de ses prédécesseurs, Childebert, avait été un grand ami de Gilles et que le pieux ermite avait ressuscité la fille d'un grand seigneur d'Auvergne. De plus, Gilles s'était rendu à Orléans, appelé par Childebert. Or, pour gagner cette ville, il avait dû suivre les rives de l'Allier et de la Loire. Ce voyage, accompagné de miracles, rendit son nom célèbre dans tout le pays. »

On célèbre la fête de saint Gilles le 1er septembre.

(1) Voici l'énumération de ces communes avec le nombre de leurs habitants :

Saint-Gilles (Gard), arrondissement de Nîmes (6110 habitants) ;

Saint-Gilles (Ille-et-Vilaine), arrondissement de Rennes (1536) ;

Saint-Gilles (Indre), arrondissement du Blanc (361) ;

*Saint-Gilles (Manche), arrondissement de Saint-Lô (531) ;
Saint-Gilles (Marne), arrondissement de Reims (316) ;
Saint-Gilles (Saône-et-Loire), arrondissement de Chalon sur-Saône (558);
Saint-Gilles-de-Crétot (Seine-Inférieure), arrondissement d'Yvetot (236) ;
Saint-Gilles-de-la-Neuille (Seine-Inférieure), arrondissement du Havre (577);
Saint-Gilles-des-Marais (Orne), arrondissement de Domfront (290) ;
Saint-Gilles-du-Mené (Côtes-du-Nord), arrondissement de Loudéac (751) ;
Saint-Gilles-les-Bois (Côtes-du-Nord), arrondissement de Guingamp (827) ;
Saint-Gilles-les-Forêts (Haute-Vienne), arrondissement de Limoges (245) ;
Saint-Gilles-Pligeaux (Côtes-du-Nord), arrondissement de Guingamp (1229) ;
Saint-Gilles-sur-Vie (Vendée), arrondissement des Sables-d'Olonne (1816) ;
Saint-Gilles-Vieux-Marché (Côtes-du-Nord), arrondissement de Loudéac (1015) .
(2) Abbé Pierre Desnoix, *Histoire de Saint-Gilles de Moulins ; l'Hôpital ; le Pensionnat (1499-1909)*. Moulins, Crépin-Leblond, imprimeur-éditeur, 1909.*

-oOo-